

CHAPITRE PREMIER

Je ne sais pas ce qui m'a pris. Miryl avait pourtant tout de la gentille fille. De celles qui savent comprendre et consoler les spatiaux. J'ai dû me lever du mauvais pied ce matin, mais surtout je n'ai plus supporté ses câlineries sucrées. N'empêche qu'elle m'avait bien séduit avec ses manières de fille libre, ses airs de ne pas y toucher, et sa crinière flamboyante. Je me connais : dans deux jours, je le regretterai.

En vérité, je crois bien que ce congé ne me vaut rien. Pourtant Awak m'est témoin que j'en avais besoin ! Mais l'ennui est un poison lent. Depuis le temps, je devrais le savoir. A chaque fois que je me laisse entraîner dans sa valse lourde, je finis toujours par faire une connerie.

Inconsciemment, je suis sorti sur le balcon—enfin, la bulle panoramique qui en tient lieu. Une belle vue sur la mégapole de Novo-Petersbourg, une vue magnifique même. Je regarde sans le voir l'énorme soleil jaune se lever à travers le brouillard de pollution irrespirable. Ici, on appelle ça la *croûte*. Une soupe nauséabonde et suffocante, vomie par les gigantesques usines des chantiers stellaires qui étalent leur lèpre besogneuse sur la surface du planétoïde. Non, décidément, je ne suis pas fait pour cette vie de rat d'égout ; il me faut l'espace. Trois fois j'ai refusé, sous des prétextes divers, la "promotion" proposée par le bureau central. Pas question de finir dans la peau d'un administratif, condamné à surveiller des supra-computers qui s'en passent très bien.

J'en suis là de mes réflexions lorsque le visio me tire in extremis d'un début de déprime carabinée. Le type s'encadre sur l'écran virtuel :

– Etes-vous Zéar Shybs ?

Question de pure forme, car, depuis longtemps, l'identification instantanée des empreintes biologiques a rendu toute présentation inutile. Je réponds mollement :

– Ouais. Qu'est-ce que vous me voulez ?

Je tique : son nom ne s'affiche pas sur l'image. Je le regarde un peu plus attentivement. La quarantaine, cheveux longs et blonds, à la mode des castes Premières. Visage en lame de couteau. Il reprend :

– Il serait souhaitable que nous nous rencontrions. Disons chez vous dans une heure ?

Son ton mielleux me hérise le poil. De plus, je n'aime pas trop qu'on me force la main. Alors, par pure bravade, j'affiche une mine désabusée avant de couper la comm sur une dernière boutade :

– Je ne reçois pas d'inconnu ici, salut.

L'hologramme se brouille. Je contemple le vide un moment puis, haussant les épaules, je vais me faire un shoot de synthocaf. La nuit a été mouvementée, ce ne sera pas du luxe. Mon esprit divague un peu sur des visions satinées et brûlantes. Miryl a été formidable, je suis vraiment un chieur ! L'injection me secoue mais remet plusieurs neurones en fonction. Sous le jet du robowash, je commence à raisonner plus sainement. J'aurais dû écouter le gars, après tout n'importe quoi pour égayer le quotidien serait bon à prendre. Il me reste encore une quinzaine de cycles à me morfondre ici, c'est trop long et trop peu à la fois. Beaucoup trop long si je reste à Novo', trop peu si je veux aller faire un tour sur Paradis 5.

Paradis 5—j'aurais dû me décider plus tôt. Elle porte bien son nom cette petite boule verte à la frange du Nadir sud. Uniquement dédiée au plaisir des personnels gouvernementaux, c'est là que j'ai rencontré Miryl, il y a deux ans environ. Elle y était hôtesse dans un club de safari au Saârq. Chaque fois qu'on peut se voir, au hasard de mes congés, on se fait une méga soirée. Elle adore que je la sorte—ses copines en sont bleues de rage ! Par Awak ! Un agent de la Gouv', c'est plus prestigieux qu'un gratte-papier de la cité des archives galactiques. Ici, à Novo', le choix n'est guère fourni en matière de mâles. Je ne suis qu'un contrôleur du S.C.T.C, le Service de Contrôle des Taxes Commerciales, en clair, mais c'est déjà l'aventure pour ces petites.

Même si parfois je maudis ce job, je dois bien reconnaître qu'il présente certains avantages : beaucoup de voyages à travers la galaxie, une bonne paye et des à-côtés intéressants. Aux yeux des rampants, nous sommes une manière d'aventuriers sulfureux. Un comble ! J'ai toujours voulu intégrer le service Action, mais seuls les meilleurs y sont admis. La sélection y est féroce. On dit même que certains ne survivent pas à l'entraînement de base.

Finalement, je me décide, je vais aller traîner mes guêtres au Galactos. C'est un complexe de distraction qui pue l'ennui et la joie artificielle, mais c'est là que se retrouvent les transitaires. Tous ceux qui ne font que passer sur cette boule pourrie. Surtout, il y a au moins dix femmes au mètre carré ! En

général elles sont humanoïdes, mais je ne dédaigne pas les métis. Voire même certaines espèces exotiques. On dit que les Saïphanes sont des expertes aux jeux lascifs...

Je suis en train d'enfiler ma combinaison de vol légère—pour sortir, c'est plus seyant—lorsque le timbre clair du visio retentit de nouveau. Peste soit de l'importun.

C'est le même gars, mais cette fois son nom s'affiche, je lis : Qabar L'nitrish, Attaché aux affaires Etrangères. Tiens donc, un cafard d'ambassade... Intrigué, je lâche :

– Que me vaut l'honneur de votre Excellence, si tôt le matin ?

Il ne cille pas et rétorque, pince sans rire :

– Je suis chez vous dans trois minutes. Ne bougez pas.

Le ton est sans réplique, il coupe la liaison d'un geste sec. Il prend sa revanche sur tout à l'heure, on dirait. Je ressens ce picotement au bout des doigts que j'ai appris à reconnaître. Le boulot me rattrape, tant mieux. Dans mon job de fouineur, je suis parfois confronté à des missions en marge de la légalité. Rien de bien méchant, mais ça met un peu de piquant dans un boulot somme toute relax. Je soupire et me laisse tomber dans un train d'ondes. L'invisible meuble épouse les contours de mon corps me faisant flotter mollement à cinquante centimètres du sol. Davantage pour me donner une contenance que par besoin, j'allume une cigarette relaxante puis j'attends mon énigmatique correspondant.

Il ne tarde pas, ponctuel comme un robot de protocole. A travers la porte je le détaille un peu—lui ne me voit pas. Habillé avec recherche, il est assez grand, plutôt plus que la moyenne, et très mince. J'en déduis qu'il a séjourné longtemps sur un monde à faible gravité. Tanyl, ou Brixto IV peut-être. Cette impression est renforcée par sa posture, jambes légèrement écartées pour résister à la gravité d'ici légèrement supérieure au standard. Il a sans doute dû arriver récemment. Je module un sifflement léger et la porte se dématérialise devant lui.

Tout de suite je sens qu'il n'est pas à son aise car il reluque autour de lui, l'air inquiet.

– Asseyez-vous, Excellence, je vous en prie.

La formule de politesse semble avoir un effet calmant sur ses nerfs que je devine à vif. Il obtempère puis flotte en face de moi. Nous nous dévisageons un court moment. Je finis ma cigarette et l'écrase dans un cendrier d'acier, souvenir de mon passage sur Terra 1. Comme tout le monde, je possède un démolucaire, mais je trouve mon antiquité plus "classe."

Il se décide enfin à prendre la parole, comme on se jette à l'eau :

– Monsieur Shybs, ma visite revêt un caractère... comment dirais-je, confidentiel.

Ben voyons ! Comme si je ne m'en doutais pas alors qu'il avait pris soin de masquer son identité pour son premier appel. Il n'a dû se résoudre à la remettre que pour capter mon attention, et faire valoir son statut. Je garde le silence et croise les mains sous le menton. Quelque chose me dit que la suite sera croustillante, rien qu'à voir son air embarrassé. Il ne doit pas être habitué à ce genre de démarche. Je ne perds rien à écouter, mais je coupe son élan un brin cavalièrement, j'adore faire ça :

– Synthocaf ?

Il est un peu décontenancé mais il finit par lâcher :

– Oui, merci.

D'un coup de jarret souple, je me lève. Cela l'impressionne alors j'en abuse, c'est toujours ça de pris. Ces freluquets de faible gravité ont déjà tellement de peine à la station verticale chez nous, que nous passons pour des surhommes sur leurs mondes. Une fois dans le réduit cuisine, j'active le sondeur de masse. Equipement standard de la Gouv'. Ça me donne l'impression d'être un agent secret. Le gars ne porte pas d'enregistreur, ni même aucun gadget quel qu'il soit, encore moins d'arme. De retour dans le salon je lui tends l'injecteur. Très distingué, il se fait son shoot à l'intérieur du poignet puis me rend l'instrument. Il refuse d'un geste la cigarette que je lui propose avant de m'en rallumer une.

– Excusez moi, je vous ai interrompu, fais-je, exhalant une bouffée de fumée bleue.

On le dirait un peu plus détendu. Il esquisse un petit signe de la main pour signifier que ça n'a pas d'importance et se racle la gorge avant de reprendre de son ton précieux :

– Comme je vous le disais il y a un instant, cette démarche n'est pas officielle et doit rester, disons, secrète. Il s'agit d'un travail qui, je le crois, correspond à vos attributions...

– Mes "attributions," comme vous dites, sont en général tout ce qu'il y a de plus officielles, justement

!

– Nous le savons et...

– C'est qui *nous* ?

Il cherche maladroitement à cacher son embarras, mais ses yeux le trahissent. On dirait un poisson rouge dans un bocal trop grand pour lui. Surmontant sa nervosité, il reprend :

– Le système autonome de Brixto IV.

J'avais donc vu juste quant à ses origines... Je m'enquiers :

– Vous n'avez pas de contrôleurs chez vous ?

Il me considère en silence un instant—je me demande bien ce qui peut conduire un dignitaire de chez eux à quémander un service au petit fonctionnaire que je suis. Ce n'est un secret pour personne que notre gouvernement essaie depuis des lustres de lier des accords commerciaux avec Brixto IV. Jusqu'ici ils ont toujours refusé. C'est qu'ils sont en position de force, les salauds ! Ils possèdent les seuls gisements de tolsène de la galaxie. Tous les mondes qui ont accédé aux voyages stellaires sont leurs clients obligés. Au prix du kilo de ce cristal, on pourrait même dire qu'ils sont leurs esclaves ! Ce qui me surprend le plus chez ce gars, c'est l'absence de morgue prétentieuse. Habituellement, les citoyens de là-bas se croient au-dessus des dieux !

Il répond à ma question par une autre :

– Je ne suis pas venu chercher un contrôleur, monsieur Shybs, sauriez-vous négocier ?

Bon, je commence à en avoir assez des ronds de jambes :

– Ecoutez, je ne sais pas pour qui vous me prenez, mais je ne suis qu'un fonctionnaire, et je crois que cette petite conversation a assez duré.

Soudain, je me demande si je ne suis pas la cible d'un de ces stupide jeux que la tridi s'obstine à diffuser aux heures de grande écoute. La populace bovine en raffole, désœuvrée qu'elle est depuis que les robots font tout pour elle.

Je me lève pour lui signifier de partir, mais il reste assis et sort une carte à débit universel. Puis il me regarde droit dans les yeux :

– Je sais combien vous rapporte ce métier. Nous sommes disposés à vous dédommager très largement du désagrément de raccourcir un peu vos vacances...

Je lorgne sa carte—je n'en ai vu qu'une ou deux dans toute ma vie. Il ajoute :

– Vous serez de retour ici dans six ou sept jours. Ensuite vous pourrez reprendre vos activités comme si rien ne s'était passé. Qu'en dites-vous ?

Je me suis rassis. Quelque chose dans son attitude a changé, il paraît plus sûr de lui. Mon petit doigt me dit que je vais me fourrer dans un sale pétrin. Je hérissais mes dernières défenses :

– J'en dis que je ne sais toujours pas ce que vous voulez exactement.

Une petite flamme s'est allumée au fond de ses yeux. Brièvement, mais je l'ai vue. Il doit penser que je suis accroché, alors, plus bas, il reprend :

– Il n'est pas impossible que Brixto IV soit sur la voie de reconsidérer ses accords avec votre gouvernement galactique. Pour l'instant rien n'est joué, d'où ma visite... discrète.

Je le regarde comme s'il avait d'un coup les oreilles qui poussent. C'est la meilleure celle-là ! Reconsidérer les accords, comme s'ils n'étaient pas déjà de l'extorsion pure et simple !

Il doit suivre le cheminement de mon esprit, car il me rassure très vite :

– Pas à la hausse, monsieur Shybs, à la baisse...

Boum ! Pour une nouvelle, c'est une nouvelle. Poussant son avantage, il ajoute devant ma mine ahurie :

– En ce qui vous concerne, la rétribution serait très motivante. Surtout que je me suis laissé dire que vous n'êtes pas heureux au jeu en ce moment. Je me trompe ?

Nous y voilà. Ce petit emplumé s'imagine me piéger pour quelques dettes minables. J'ai pas mal de défauts, mais pas celui de jouer au-dessus de mes moyens. Malgré tout, il est bien renseigné le gars. Par ailleurs, en y repensant, je commence à trouver cette série de malchances un peu trop récurrente pour être le seul fait du hasard. Une foule de détails anodins me remontent au visage, comme des bulles à la surface d'un lac de lave. Soudain, j'ai un gros doute :

– Les parties étaient truquées ?

– Bien sûr.

Là, je commence à bouillir sérieusement. Voyant que j'oscille, en équilibre précaire entre le meurtre et l'assassinat, il s'empresse de préciser :

– Mais ne vous inquiétez pas, vos dettes ont été honorées à l'heure qu'il est.

En dépit de l'étrangeté de la proposition, je retiens mal une envie de rire :

– Alors si je ne dois plus rien, pourquoi travaillerais-je pour vous ?

J'aurais dû me douter qu'il était plus mariolle que ça, mon aventurier de salon. Mais je suis souvent d'une naïveté sidérante. Il paraît que cela plaît aux femmes, le côté enfant, je veux dire. Jusqu'ici je n'ai pas

eu à m'en plaindre. Ma joie est de courte durée, je le trouve plus mielleux que jamais quand il se laisse aller sur l'invisible dossier pour enfoncer le clou :

– Parce qu'il ne serait pas dans votre intérêt qu'il vienne à se savoir que Brixto IV paye vos dettes, n'est-ce-pas ?

D'un coup, c'est comme si l'air dans la pièce se changeait en glace. Il n'est plus question de jeu du tridi, on ne rigole plus. Le spectre noir de la GouvPo plane entre nous. Une planète entière m'écrase l'estomac. Je me sens ridicule de l'avoir scanné tout à l'heure, ce gars est beaucoup plus dangereux sans armes. Foutu piège. Dans ses yeux je vois bien que si je refuse, il me balancera sans hésiter. Pour l'exemple. Personne ne sort indemne d'un interrogatoire de la GouvPo. Je n'y suis pour rien, mais je ne pourrais jamais le prouver ; j'imagine que le coup est bien monté. Il me le confirme :

– Sachez d'autre part que vos dettes sont régulièrement payées par nous depuis deux ans.

Un dernier sursaut :

– Mais j'ai effectué moi-même les virements !

...Et le couperet tombe :

– Ils ont été interceptés et dirigés, par nos soins, vers des comptes que vous avez ouverts sous de faux noms.

J'ai le vertige en pensant au réseau de complicités nécessaire pour réaliser cette magouille. Proprement faramineux. Je siffle les deux notes correspondant au visio, qui se matérialise immédiatement devant mes yeux.

– Contrôle compte bancaire, fais-je.

L'image virtuelle prend de la consistance. Dès que l'appareil m'a identifié il affiche mes opérations. Défilent ainsi toutes les transactions depuis la plus récente jusqu'à la plus ancienne. Pour l'instant, ça ne prouve rien, alors le Brixtéen me donne le code d'un autre de mes comptes. Oh surprise : le visio m'identifie aussitôt sous un autre nom ! Abasourdi, je retrouve là plusieurs montants, en provenance de mon vrai compte, et correspondant aux virements que je croyais alors effectuer vers mes créanciers. Y figurent aussi d'autres entrées dont les chiffres me laissent pantois. Inutile d'en demander la provenance. Pourtant tout ne semble pas coller, j'efface le visio puis j'objecte en allumant nerveusement une autre cigarette :

– J'ai toujours joué dans mes moyens, alors pourquoi aurais-je eu besoin de votre aide ?

Il a un fin sourire qui me fait présager le pire :

– Vos pertes n'ont cessé de croître, à l'heure actuelle elles dépassent de très loin ce que vous seriez capable de rembourser sur votre salaire. Nous avons placé des paris perdants sous vos noms d'emprunt.

Les salauds ! Une grosse envie de l'étrangler et de le jeter dehors pour voir s'il vole, me submerge. Mais je reste pantelant.

De quelque côté que je retourne le problème, je n'y trouve pas de solution. Il leur fallait un pigeon facile à plumer, ils l'ont trouvé. Je suis bel et bien coincé. Si la GouvPo a vent de cette histoire de dettes payées par le Système Autonome Brixtéen, je vais passer un sale moment. Sûrement le dernier, d'ailleurs. C'est moi le poisson maintenant, à la différence près que le bocal rétrécit de plus en plus.

– Qu'attendez-vous de moi ?

– Mais je vous l'ai dit mon cher, une négociation, une simple négociation.

– Qu'est-ce qu'il se passera une fois ma... mission accomplie ?

Il prend un air rassurant du plus bel effet :

– Une fois remplie votre part du marché, je ferai disparaître toutes les preuves contre vous, et vous reprendrez votre vie où vous l'avez laissée. Avec une nuance : vous serez très riche. Tout sera fini avant la fin de vos congés. Vous avez ma parole.

Tu parles ! Sa parole, je m'assois dessus un jour de grand désordre intestinal...

Je lui dirais bien, mais l'énergie me manque d'opposer la moindre dérision à ses manigances ; je suis vidé. Au bout d'un moment, il continue, cette fois du ton monocorde de celui qui fait un briefing de mission. Car c'est cela, en fait, une mission. Quelle ironie ! Moi qui ai toujours voulu faire partie de l'élite, de ceux qui, auréolés de mystère, parcourent l'univers de missions secrètes en aventures exotiques... Moi qui n'ai jamais même réussi l'examen d'accès au concours d'inscription !

Pourquoi ces types ont-ils eu l'idée saugrenue de choisir un obscur contrôleur des taxes ? J'entends sa voix, mais je n'écoute pas vraiment ; d'ailleurs il se tait après une ou deux minutes, puis se levant, il ajoute enfin :

– Je suis persuadé que nous allons bien travailler ensemble. Soyez convaincu que tout ceci est dans l'intérêt supérieur de nos deux gouvernements. Vous serez contacté à nouveau dans quelques jours.

Machinalement, je dématérialise la porte pour lui, et il s'en va. Un instant, c'est comme s'il n'avait jamais existé, mais les mégots dans le cendrier sont là pour me convaincre du contraire. Tel un zombie, je vais sur la terrasse bulle histoire de puiser dans la grandeur du panorama de quoi éclaircir mes idées. Le front contre le micarex, j'observe sans la voir vraiment la plate-forme parking, vingt étages plus bas. Peu de monde à cette heure matinale, je crois reconnaître la longue silhouette de mon visiteur s'engouffrer dans un luxueux G-speed. L'engin s'élève gracieusement pour rejoindre le couloir de vol et s'insérer dans la circulation—fluide à cette heure-ci. Une grosse envie de boire quelque chose de fort me submerge et je me détourne pour me servir un vodka bien tassé. A ce stade, c'est plus qu'un besoin : c'est vital.

Je n'ai pas fait deux pas qu'une déflagration terrible me fait sursauter. D'un bond je suis de nouveau sur la terrasse, un pressentiment glacé dans le ventre. Là-bas, au milieu du couloir de vol, l'énorme boule de feu ne s'est pas encore résorbée. Plusieurs G-speeds tourbillonnent vertigineusement vers le sol. Ils s'écrasent, semant la mort et la terreur dans une foule heureusement clairsemée. Deux autres véhicules se sont encastrés dans les tours voisines les enflammant comme des torches. Le trafic est stoppé immédiatement par le central de contrôle qui gère la circulation aérienne. Je commence vraiment à avoir la trouille, une trouille d'enfer. En théorie, les accrochages sont impossibles, chaque G-speed s'insérant dans le trafic est pris en charge par le système puis piloté automatiquement. Les commandes manuelles n'étant restituées qu'une fois atteintes les limites de l'agglomération. Aussi loin que je me souviens, pareil accident ne s'est jamais produit, le système est fiable depuis au moins trois cent ans. L'évidence me couvre de sueur froide : ce n'était pas un accident. On a exécuté le Brixéen. Mais pourquoi avoir attendu qu'il me rencontre ?

Mon cœur rate une pulsation : parce qu'on ne savait pas encore qui il allait contacter. Maintenant, on doit savoir. Il faut que je me tire d'ici en vitesse. Fou de panique, je scrute le ciel et ne tarde pas à voir converger plusieurs G-speeds noirs vers l'aire de parking de ma tour. Pas le temps de gamberger, j'enfile deux ou trois trucs dans un sac léger, boucle le ceinturon de mon radol de service et fonce dans le couloir. Une seule idée en tête : il faut que je sois loin d'ici avant que les psy-balls de la GouvPo investissent mon bloc. Ces saloperies de robots boules se calent sur vos ondes psychiques et guident les androïdes traqueurs sur vous.

En fonçant vers le puits magnétique qui mène aux étages supérieurs, je crains à chaque seconde de voir apparaître une des sphères chromées. Impossible d'en descendre un : de la taille d'une orange, les psy-balls sont en constant mouvement. De toute façon, si je suis repéré par un seul, tous les autres seront immédiatement renseignés sur ma position. Paradoxe de ma situation : s'ils me passent à la sonde mentale, ils constateront à coup sûr que je ne suis pour rien dans cette arnaque, et donc penseront que j'ai fait établir un barrage cérébral. C'est un procédé utilisé pour dissimuler les secrets contenus, par exemple, dans la tête des savants mais, sans doute aussi, des agents des services secrets et par conséquent des espions. En courant, j'arrive enfin devant le puit magnétique et me jette sans perdre une seconde dans le flux ascensionnel. Il y a une trentaine de puits dans mon bloc résidentiel. Avec un peu de chance, je serai loin dans quelques instants. Trempé de sueur je débouche sur l'aire des véhicules de service au sommet de l'immeuble. L'air aigre et empuanti m'agresse immédiatement. Je retiens ma respiration en fonçant coudes au corps vers un stator. C'est une sorte de G-speed, le confort en moins, destiné aux robots de maintenance. Il y en a trois sagement ancrés sur leurs berceaux ! Je choisis celui qui me paraît le plus rapide puis m'engouffre dans l'étroite cabine en rabattant d'un geste la verrière sur moi. Le cockpit se pressurise en deux secondes car tout est prévu pour embarquer également du personnel de supervision humain. Enfin je peux reprendre mon souffle.

Sans perdre de vue la bouche du puits, je tâtonne fiévreusement pour lancer les paramètres de vol. Mes nerfs sont en pelote lorsque, au terme d'une éternité, le petit tableau de bord vire au vert sur tous les systèmes. J'arrache l'engin à son support, pianote un instant pour faire défiler la carte de vol. Je n'ai pas encore eu le temps de penser à une destination... L'urgence était dans la fuite. Mon cerveau bout durant quelques pénibles secondes, puis je me décide : la zone de fret de l'astroport. J'y serai difficilement repérable parmi le grouillement incessant qui y règne nuit et jour. Avec de la chance je ne serai pas remarqué dans le flot des véhicules de service qui n'empruntent pas les couloirs civils de circulation.

Le frêle appareil plonge entre deux tours avant de se stabiliser brutalement cent mètres plus bas. Une sacrée secousse. Il n'est pas muni de compensateur de gravité car la majeure partie du temps il ne transporte que des robots. Il faut que je mette le plus de distance possible entre eux et moi. La disparition du stator va inmanquablement déclencher le blocage de mon couloir aérien. D'ici là, je dois être sorti de l'engin. L'angoisse me donne la sale impression de me traîner comme un canard malade. Les mains moites, je vérifie ma position par rapport à l'astroport : encore cinq bonnes minutes. Par Awak que c'est long !

D'ordinaire, le spectacle de Novo' vue du ciel me fascine. Les gigantesques tours d'habitation font une forêt de verre et d'acier que le soleil jaune embrase d'or. Aujourd'hui je ne vois que l'écran gris du tableau de bord. D'un instant à l'autre la tête casquée de noir d'un agent de la GouvPo va s'y encadrer, m'intimant l'ordre de ne pas quitter mon bord. Ils vont l'immobiliser au milieu du trafic, et c'en sera fini de moi. Je connais le traitement réservé aux traîtres. Pire que la mort : la cryo-déportation.

Le prisonnier est mis à la disposition du corps médical. Ensuite, dès qu'un besoin d'organe se fait sentir, le robot chirurgical le prélève. Les fonctions vitales sont maintenues par un dispositif de survie qui prend le relais de l'organe désormais manquant. Le détenu est conscient en permanence. Bien sûr on prend bien garde à ce que tout se déroule sans aucune douleur physique, sinon des âmes sensibles risqueraient d'élever leurs voix. En fin de peine—le mot est juste—le condamné ne conserve souvent que son cerveau. La folie le libère bien avant l'arrêt de la machine. Cette horreur peut prendre plusieurs années.

Avoir été greffé d'un organe "naturel" est du dernier chic, pour les classes premières, au détriment de l'organogénèse. J'avoue qu'avant aujourd'hui, tout ceci me laissait parfaitement indifférent... Inconsciemment, je serre la crosse du radol. Je ne leur laisserai pas le temps de me paralyser. Ne pas se laisser prendre vivant. Jamais.